

LE PLUS GRAND DES ENFANTS DES HOMMES

Quand les messagers furent partis, Jésus se mit à parler de Jean aux multitudes : « Qu'êtes-vous allés voir au désert ? Un roseau agité par le vent ? Qu'êtes-vous allés voir ? Un homme aux vêtements somptueux ? Mais ceux qui se revêtent de riches habits vivent dans les palais des rois. Qu'êtes-vous donc allés voir ? Un prophète ? Oui, vous dis-je, et plus qu'un prophète. C'est celui dont il est écrit (Malachie ch. 3, v. 1) : Voici, j'envoie mon messenger pour te précéder et préparer ton chemin devant toi. – Je vous le déclare, parmi ceux qui sont nés de femmes, nul n'est plus grand que Jean. Mais le plus petit dans le Royaume des Cieux est plus grand que lui. »

(MATTHIEU, ch. XI, v. 7 à 14 ; LUC, ch. VII, v. 24 à 28.)

COMMENTAIRES

Il est humain de chercher autour de soi un appui à nos faiblesses et un guide à nos incertitudes. Avant le Christ, les hommes se sont toujours groupés derrière les surhommes et, après le Christ, leur manque de foi les a maintenus dans la même craintive dépendance. Nous autres, modernes, nous ne faisons pas mieux. Il se trouve d'ailleurs tant de doctes personnages qui affirment la nécessité de guides visibles que nous sommes assez excusables de nous en tenir aux intermédiaires. D'autre part, notre volonté brouillonne, incohérente, nos enthousiasmes anémiques ou changeants, notre suggestibilité nous rendent, hélas ! incapables de suivre la voie de l'Évangile, trop simple pour notre complication, trop droite pour nos pas vacillants. Tels que nous sommes, il nous faut des commentateurs analystes qui, peu à peu, clarifient notre intelligence analytique ; il nous faut des guides robustes qui inventent des exercices artificiels propres à nous mettre d'aplomb ; il nous faut des exemples imparfaits, puisque nous nous imaginons l'exemple du Christ trop parfait pour nous.

Nous ressemblons à l'apprenti nageur qui ne voudrait faire que des mouvements de natation à sec. Il y a un pas à franchir pour rentrer dans le Royaume et sous la tutelle immédiate de Jésus. Nous n'osons point sauter le fossé. Rien n'est plus facile cependant ; mais nous n'osons pas.

Enfants de la Nature, nous n'acceptons d'écouter que d'autres enfants de la Nature, plus âgés sans doute, mais tout de même enfants de la Nature. Voilà pourquoi, compatissant à cette puérile faiblesse, Jésus suscite en avant de Lui un précurseur.

Qui est celui-ci ? Pas un illuminé, pas un déclamateur comme tant d'autres qui attirent les foules en flattant leurs rancunes, au hasard des passions, comme des roseaux qui se courbent en tous sens au gré des vents. Pas non plus un puissant selon l'ordre temporel. Mais un voyant selon l'ordre spirituel, un prophète, un homme dirigé par l'Esprit divin. Et plus qu'un prophète, de qui la mission reste locale et accidentelle, mais plutôt un envoyé, à la mission universelle et perpétuelle. Pour tout dire, « le plus grand parmi ceux qui sont nés de femmes ».

Nous avons déjà regardé cette figure surhumaine dont la grandeur a frappé d'admiration les plus beaux génies ecclésiastiques. Jean n'aurait eu, selon le Chrysostome, besoin d'aucun maître humain ; car saint Ambroise et Origène affirment que, dès la Visitation, il avait le plein usage de toutes ses facultés ; il était prophète-né, d'après saint Paulin et l'abbé Guéric d'Igny. Le célèbre Gerson enseigne qu'il a reçu la place de Lucifer¹. Selon la tradition, il siège à la gauche du Christ, à la droite de qui Marie est assise ; enfin, dit saint Augustin, il est si grand qu'un plus grand serait Dieu.

En tout cas, il est « plus qu'un prophète », car il a vu toute la Vérité ; il est le héraut de la nouvelle

¹ Il serait donc saint Michel ? Voir plus loin, p. 6.

Loi. Jusqu'à lui, l'orbe de la Nature était fermé. Fleur suprême de tout l'effort des créatures, il s'est épanoui au premier regard de son Maître en route vers cette terre ; il est les prémisses nécessaires à l'acceptation du Ciel ; il est l'indicateur du chemin ; il baigne nos yeux endoloris afin que l'éclat du soleil levant ne les referme pas ; par lui, le voile de l'au-delà nous a été soulevé.

Le Baptiste n'est donc qu'un homme, mais unique. Et, si l'Évangile est lu à la lumière de l'Éternité, le Baptiste apparaît comme un homme qui a fait toutes les expériences, accompli tous les travaux, subi toutes les épreuves, vaincu tous les monstres, déchiffré toutes les énigmes, gravi tous les sommets.

Plus grand que Moïse et que Salomon, plus grand que Fo-Hi et que Lao-Tseu, que Krishna ou le Bouddha, que Zoroastre, Odin ou Mahomet, voilà, si l'on est chrétien, ce que la foi en Jésus nous ordonne de penser. Cette opinion-là, je le reconnais, est contraire à la critique, contraire à tous les témoignages de l'histoire, contraire à la raison commune. D'accord. Mais c'est la vérité. Interrogeons, en effet, cette même science historique qu'invoque le rationalisme ; n'y voyons-nous pas que tous ces gens célèbres, tous ces conducteurs de peuples, tous ces réformateurs ont eu, à côté d'eux, derrière eux, des inspireurs secrets, des conseillers anonymes, qui les dirigèrent en leur fournissant les moyens principaux de leur rayonnement ? Tout va par couples, dans le monde. Le Christ Lui-même ne Se réfère-t-Il pas sans cesse à Son Père céleste ? Et Jean-Baptiste ne proclame-t-il pas Celui qui vient derrière lui, et de la chaussure duquel il se déclare indigne de dénouer le cordon ?

Or, plus une grandeur est réelle, moins elle est connue. Jean-Baptiste, le plus grand des hommes, est un des moins connus ; et ces tout petits dans le Royaume des Cieux, que le Christ déclare plus grands que le Précurseur, sont, eux, tout à fait inconnus. On m'objectera : le Christ, que vous dites si grand, le plus grand, est pourtant célèbre depuis bien des siècles, et tout à fait connu, puisque des centaines et des centaines de penseurs et de savants ont étudié, étudient encore Sa doctrine et Son histoire. Je l'accorde, le Christ paraît bien connu et semble jouir de la plus grande célébrité possible ; mais connaissance extérieure, célébrité humaine. En réalité, comme Sa personnalité physique demeura de Son vivant tout à fait obscure, Sa personnalité spirituelle reste, après Sa mort et pour jusqu'à la fin des mondes, aussi obscure, aussi mal comprise ; et cela, parce qu'elle est incompréhensible à l'homme, et cela, malgré tout le génie des docteurs, tout l'amour des saints. Entre ces disciples, admirables et vénérables, et leur Maître, le même abîme subsiste séparant leur relatif de Son absolu ; si beaux et si purs soient-ils, ils restent des créatures devant leur Créateur ; et nous ne comprendrons jamais qu'une image infinitésimale du Verbe, du Christ, de Jésus. Ces idées extraordinaires, méditons-les ; elles ne nous fournissent peut-être pas de nombreuses applications pratiques, mais elles nous habituent à l'esprit de l'Évangile, qui est toujours aux antipodes de l'esprit de l'humanisme.

Le Royaume des Cieux, univers des grandeurs infinies, se nomme la Réalité ; la Nature, tout petit miroir où l'on aperçoit cependant l'image des nuées innombrables et de l'immense firmament, lieu des grandeurs finies, reflète le Ciel en en renversant les formes. Et ceci, dans l'ordre des concepts comme dans l'ordre moral, comme dans l'ordre des substances. Ainsi les grands, les puissants, les savants selon la Nature sont petits, faibles, ignorants selon Dieu. L'Évangile abonde en illustrations de cette vérité. Et notre Précurseur sera grand devant Dieu à proportion de son insignifiance devant les hommes ; il diminuera à mesure que son Maître S'affirmera ; il accomplira dans tous les modes de l'activité ce travail de retour aux principes, d'intégration spirituelle qui, en morale, se nomme le repentir et la pénitence.

Comprenons-le bien. Dieu nous a donné le germe de la liberté ; Il S'interdit donc de rien faire pour nous si nous, d'abord, ne Lui exprimons notre libre consentement, notre libre désir d'être secourus par Lui. Cette expression, c'est le repentir, le remords, la pénitence, les renoncements, les sacrifices, les résignations, tout l'ascétisme enfin. Or toutes les créatures ont péché, toutes les créatures ont à se repentir, et à toutes les créatures, puisque tout est vivant, le Précurseur donne l'exemple et la leçon.

Voilà ce qui fait sa dignité singulière ; partout où son Maître veut descendre, il se rend d'abord et

Lui fraie le chemin. Mais il ne s'agit pas seulement ici de discours ; il s'agit de travaux réels, de fatigues spirituelles plus épuisantes que les fatigues du corps. Sur un certain monde, le monde du Christ précisément, les états d'âme : l'inquiétude, la compassion, l'exhortation, le repentir, la prière, ce sont des actes, des œuvres formelles de notre esprit. Voilà le labeur du Baptiste ; et il le poursuit en tous lieux ; aussi bien dans les règnes inférieurs que dans le cœur de l'homme, aussi bien dans les mondes invisibles que sur cette terre. Pour un effort aussi formidable, il faut bien qu'il soit le plus grand des enfants des hommes.

SÉDIR, *Les guérisons du Christ*, 1927.

Dès nos premiers pas cette année vers un but que nous savons ne pouvoir atteindre, mais dont la recherche constitue cependant notre travail intérieur le plus important, nous allons pouvoir prendre notre élan en nous appuyant sur le cœur d'une créature humaine tellement haute et d'apparence si humble que seuls de très rares passants sur les grands chemins de la Terre ont pu être attirés vers elle et la deviner. Aussi, pour cette petite compréhension que nous avons de l'immensité d'un être comme Jean le Baptiste, n'a-t-il pas été indispensable que Jésus, notre Seigneur et le sien, nous la donne tout d'abord ! Dès maintenant, nous voyons donc que selon sa parole, nous ne pouvons rien sans le Christ ; Lui seul nous conduira peu à peu jusqu'à Lui et nous facilitera notre tâche en permettant que notre route croise successivement celles de guides et de maîtres spirituels de plus en plus hauts. Jean fut désigné par le Ciel « pour être témoin de la Lumière ». Aussi, si nous écoutons un instant la voix de notre cœur et si notre mental est silencieux, verrons-nous de suite pourquoi Jésus affirme que Jean était le plus grand parmi les enfants des hommes. Ainsi, notre cœur sera étonné de la gloire extraordinaire qui entoure cet être merveilleux dont les Paroles prendront pour nous une énorme et définitive importance.

Si vraiment il doit, comme je le pense, répéter pour chacun de nous ce qu'il est venu faire sur cette Terre ; si c'est son aide qui doit nous permettre notre travail de cette année, comprenons-le davantage. Parfois notre esprit s'élève vers des pays surnaturels dont la splendeur dépasse tout ce que nos yeux terrestres ont pu contempler. Là, dans le rayonnement immédiat du principe, un esprit pur entre les purs reçut le glaive radieux dont les éclats resplendissants lui assuraient la Force, partout où il passerait. D'un seul élan, il rompit les terribles anneaux du formidable fleuve fluidique qui enserrait la terre toute entière et la séparait du reste de l'univers. Des archanges en gardèrent les portes, et le passage fut désormais ouvert entre la Terre et le Ciel. Puis, dans sa course incessante, celui qui avait déjà, sous le nom d'Élie, rempli le monde de merveilles et attiré les âmes, sema les germes invisibles du repentir. Il semença les cœurs humains de ceux qui devaient le suivre dans le désert, recevoir la parole préparatoire et le baptême d'eau. Il pénétra partout : dans le sein de la Terre et dans les profondeurs des mers, et sur les sommets inaccessibles des plus hautes montagnes, et jusqu'aux confins les plus reculés du monde, et toujours de son cœur incandescent s'écoulaient sans relâche, s'écoulaient inépuisables, les semences vivantes du remords et du repentir.

Puis cet esprit pur entre les purs vint prendre possession du corps humain qui lui avait été préparé. Et les ombres de la Terre l'engloutirent : tout souvenir fut éteint, et il ne resta plus dans l'enfant vêtu de « poil de chameau » qu'une flamme inextinguible, une force qui le poussait vers le désert et la parole. Et Jean croisa un jour le chemin où passait Jésus enfant. Qui dira le mystère ineffable des regards échangés par lesquels cette créature communia avec son Créateur ? Qui dira tout ce que renferma l'impressionnant silence de la courte entrevue ? Notre âme s'efface devant de telles grandeurs : adorons et travaillons en silence.

Pour nous qui essayons de mieux comprendre Jean-Baptiste, rendons-nous compte seulement que cette sublime mission n'est pas terminée.

Jean est toujours et sera toujours l'infatigable semeur du repentir ; c'est lui qui rend possible le trésor inespéré des larmes ; lui dont le travail finit par adoucir nos cœurs, durs comme le roc, lui qui

semblable à Moïse fait jaillir, de notre insensibilité, l'eau très sainte du remords.

Que se dresse, mes amis, dans votre âme, l'image énigmatique du témoin de la Lumière. Que vos yeux contemplent la silhouette amaigrie, le regard de feu de celui qui crie dans le désert de nos cœurs d'hommes depuis tant de siècles : « Préparez le chemin du Seigneur. » Grâce à Lui qui vous baptise d'eau, vous pourrez aspirer à rencontrer enfin celui qui vient après Jean et baptise de feu et d'esprit.

PHANEG, *En chemin.*

Il faut regarder S. Jean en deux manières : comme un grand Saint particulier ; et comme précurseur de Jésus-Christ et figure de la pénitence, sous laquelle nous enfermons le renoncement et tout ce qui conduit à Jésus-Christ.

Comme figure de la pénitence, et un homme accomplissant toute œuvre de justice, personne ne l'a poussée plus loin que lui : c'est pourquoi Jésus-Christ lui dit : *C'est ainsi qu'il faut que nous accomplissions toute justice* ; vous, purifiant extérieurement les âmes, ce qui est signifié par le Baptême de l'eau, qui lave les taches plus grossières ; et moi je dois les purifier radicalement et foncièrement. Ce que nous pouvons faire avec la grâce par la pénitence est d'amortir les sentiments et les passions.

Mais il faut arriver à Jésus-Christ, afin qu'il détruise toute propriété. C'est pour cela que S. Jean envoya ses disciples à Jésus-Christ, et qu'il dit : *Voilà l'Agneau de Dieu, et celui qui ôte les péchés du monde.* C'est comme si Jean disait : Je puis bien procurer une purification superficielle, mais je ne puis purifier cette propriété, si fort mélangée avec l'homme, et comme identifiée avec lui. Il n'y a que Jésus, Agneau sans tache, qui puisse le faire, en nous faisant mourir au vieil-homme, pour trouver une nouvelle renaissance en lui. Car l'homme nouveau ne peut s'incarner, pour ainsi dire, en nous, tant que toute propriété, exprimée par le vieil-homme, n'aura pas été détruite.

Or c'était comme figure de la pénitence, et précurseur de Jésus-Christ, qu'il est dit de S. Jean que le plus petit dans le Royaume de Dieu est plus grand que lui. C'est lui qui introduit, pour ainsi dire, Jésus-Christ dans les âmes, comme l'aiguille introduit la soie dans l'ouvrage ; mais cette soie n'y peut entrer si l'aiguille qui lui a ouvert le passage ne se retire elle-même. C'est pourquoi S. Jean dit : *Il faut qu'il croisse, et que je diminue* : car à mesure que Jésus-Christ vient lui-même dans un cœur, il s'en rend tellement le maître, qu'il faut que tout ce qui est de propres œuvres de la créature diminue peu à peu ; en sorte qu'elle ne peut plus rien faire d'elle-même, mais il faut qu'elle le laisse faire comme il lui plaît, et ne fasse plus rien que par sa motion.

Elle ne peut donc plus faire ce qu'elle faisait, tout son soin étant de laisser Jésus-Christ régner en elle : après quoi, il remet son Royaume à son Père, perdant l'âme avec lui en Dieu. C'est en ce sens, comme j'ai dit, que les plus petits dans le Royaume de Dieu sont plus grands que S. Jean, selon ce qu'il figurait.

Jésus-Christ dit : les plus petits ; car plus l'âme est simple et petite, plus le règne de Dieu est grand en elle et plus elle s'enfonce en Dieu. Jésus-Christ dit en un autre endroit que le Royaume de Dieu était pour ceux qui leur ressemblaient. Plus Dieu règne en nous, plus nous avons de part à son Royaume ; non une part propriétaire, mais une introduction plus profonde et plus étendue ; car à mesure que nous devenons plus petits, Dieu règne plus absolument en nous. Ô grandeur ! ô Sagesse ! ô Sainteté ! vous pouvez être agréables au Seigneur pour vos œuvres de justice ; mais il ne règne que par la petitesse et le rien. C'est pourquoi l'Église dans la distribution des Évangiles de la Messe a mis cet Évangile des petits à la fête de S. Michel, pour marquer que lui, qui est un des premiers Anges, doit nous apprendre qu'on est d'autant plus grand dans le Royaume de Dieu qu'on est plus petit ; j'entends : être petit devant Dieu par un entier anéantissement qui nous dérobe tellement à nous-mêmes, et à notre propre vue, que nous ne puissions plus nous apercevoir ; comme il y a des choses si

petites qu'on ne les peut discerner qu'à la faveur de quelque verre ; ce verre est la divine lumière qui, nous montrant à nous-mêmes, nous fait voir si défectueux et si peu de chose que nous sommes contraints de nous mépriser nous-mêmes. Alors nous sommes petits à nos propres yeux ; cette petitesse nous rend si fort petits devant les hommes qu'ils méprisent ces petits et n'en font aucun cas. De sorte que cette triple petitesse nous enfonce de plus en plus dans le néant, qui établit le règne de Dieu en nous.

Si nous regardons S. Jean comme un Saint particulier, nous remarquerons qu'il a été infiniment grand par son anéantissement et le mépris qu'il fait de lui-même par les trois fois qu'il répète : *je ne suis* ; ce mot exprime la plus entière désappropriation. Ô *je ne suis* ! que vous renfermez un grand sens ! Je ne suis rien devant Dieu, car je suis tellement anéanti que je suis comme si je n'étais point. Je ne trouve rien en moi de moi. Le moi est tellement disparu que si vous me demandez, ô hommes, de mes nouvelles, je n'ai qu'une chose à vous répondre, *je ne suis* ; je n'ai plus aucune possession de moi-même ; le Verbe y règne seul sans moi. *Je ne suis*. Mais dites qui vous êtes ! Je n'ai d'être, de vie, ni de subsistance qu'en Jésus. Voilà ce qui me regarde personnellement, et je ne puis dire que ces paroles : *je ne suis*. Mais qui êtes-vous encore comme un précurseur et comme faisant les œuvres que vous faites ? *Je suis une voix*, qui ne sert qu'à pousser la parole, comme j'ai été une aiguille pour introduire la soie. Je suis une voix qui pousse la parole ; c'est à ma faveur que la parole, qui n'est autre que le Verbe, s'exprime et s'imprime dans les cœurs. La voix n'est rien ; elle ne laisse aucune trace ; mais la parole vivante et vivifiante, qui est le Verbe, s'insinue dans l'âme, s'y exprime, et devient sa vie, sa lumière et son salut. Ne vous arrêtez donc pas à moi ; vous feriez ce que dit Jésus-Christ : vous vous réjouiriez quelque temps à ma lumière, parce que je suis une lampe ardente et luisante.

Les premiers états de lumière et de consolation sont fort agréables ; on s'y arrête ; on s'y réjouit pour quelque temps à leur lumière ; mais tout cela n'est rien. C'est Jésus-Christ, c'est l'Agneau, qui est la véritable lumière qui éclaire tout homme venant au monde, c'est-à-dire régénéré par Jésus-Christ, en qui il naît par la destruction du vieil-homme. C'est lui qui est la vérité, et par conséquent la lumière même.

Aussi David, parlant de Jésus-Christ, dit : *Nous avons vu la lumière dans votre lumière* (Ps. 35). Voir Jésus-Christ, c'est voir la lumière dans la lumière même ; puisqu'il est la lumière du Père, et la splendeur des Saints. Ô ! divin Jésus-Christ, que nous n'ayons plus d'autre lumière que la vôtre !

Anéantissez toutes les lumières de notre esprit et de notre propre raison, qui s'opposent à votre pure lumière de vérité. Que votre splendeur divine mette nos faibles lumières en ténèbres, car toutes ces lumières de notre esprit ne nous font voir que de faux jours, qui nous conduiraient insensiblement dans le précipice si votre pure lumière ne venait nous éclairer, et en nous montrant nos égarements ne nous empêchait de tomber dans le précipice. Venez divine lumière ! venez, Seigneur Jésus ! Amen !

On peut encore expliquer les mots de ce passage, *ceux qui sont nés de femmes*, sur ceux qui avec une bonne volonté aidés de la grâce font des œuvres de justice. De toutes ces œuvres, les plus grandes et les plus sublimes sont celles que pratiquait S. Jean comme figure de la pénitence et précurseur du Messie. S. Jean l'Évangéliste fait trois différences : ceux, dit-il, qui sont nés de la chair, qui sont les œuvres purement humaines, qu'il faut détruire par la pénitence ; ceux qui sont nés de la volonté de l'homme, qui sont les œuvres de justice faites avec la grâce ; et ceux qui sont nés de la volonté de Dieu, ce sont les œuvres que Dieu fait faire par une âme anéantie, et qu'il opère en elle, dont il est entièrement le principe, l'âme n'y ayant point d'autre part que de suivre Dieu et se laisser mouvoir à lui comme un simple instrument vivant et animé, qui peut toujours résister à Dieu et mériter punition, comme elle peut être fidèle en se laissant mouvoir librement. Et comme elle s'est donnée librement et volontairement à Dieu, les œuvres que Dieu lui fait faire, quoiqu'elle ne connaisse pas alors qu'elle n'y ait aucune part, sont pourtant des œuvres libres et volontaires, à cause de la donation irrévocable

qu'elle a faite à Dieu de sa volonté. Or notre volonté passée en Dieu, ayant perdu son propre, a acquis une liberté et une étendue infinie en Dieu, et est remuée par son même mouvement ; comme un fleuve perdu dans la mer acquiert une étendue que rien ne resserre, et étant passé dans la mer, n'ayant plus son mouvement propre, il contracte celui de la mer.

Jeanne-Marie GUYON, *Discours chrétiens et spirituels sur divers sujets qui regardent la vie intérieure*, vol. I, 1790.

Il faut distinguer dans l'œuvre de la grâce une opération négative et une positive. L'une qui dépouille et l'autre qui établit ; l'une qui vide le péché, et l'autre qui met sur le fond nettoyé l'homme nouveau ; l'une est l'économie intérieure de Jean Baptiste et son baptême ; il baptise d'eau, il lave le péché, il prêche dans ce cœur la pénitence ; il mène l'âme au désert de la foi, il crucifie en elle le péché, il la juge au-dedans. Et, pour suivre la figure, Jean Baptiste est dans les cœurs le précurseur de Jésus Christ, comme il l'a été dans l'économie extérieure. Mais après ce baptême, qui figure la repentance et la crucifixion du péché en nous, Jésus-Christ vient lui-même baptiser cette âme du saint Esprit et de feu, y inspirer et y jeter l'homme nouveau.

Or cette opération préliminaire et que j'ai appelée négative ne dépend pas uniquement de l'homme, qui en un sens, et au commencement surtout, est plutôt passif qu'actif. Il ne peut point par lui-même se dépouiller de cet habit de souillure, car, dit le Prophète, *comment le Maure changerait-il sa peau, et le léopard ses taches ?* (Jér. XIII, v. 23). Comment celui qui n'a pas gardé son esprit et son cœur des nuages des passions pourrait-il voir la vraie lumière de ses yeux malades et offusqués ? Comment celui qui, étant libre, s'est laissé engager dans les chaînes du péché, qui n'a pas, quand il le pouvait, conservé sa liberté et sa force ; comment cet homme pourra-t-il se dégager, lorsqu'il est devenu un lâche et faible esclave ? Et comment *pourrait faire le bien celui qui n'a appris qu'à mal faire ?*

Jean-Philippe DUTOIT-MAMBRINI, *La Philosophie chrétienne*, 1800.

Qu'on ne s'y méprenne point. Les commencements de la grâce, et même ses progrès, sont une lumière qu'il faut perdre si l'on en veut une plus céleste et plus pure. Cette grâce d'abord, comme je l'ai dit, s'unit à la raison, mais ne la détruit que lorsqu'on veut bien longuement la laisser détruire, et c'est ce qui fait l'arrêt d'une infinité de pieux. Âmes propriétaires, ils se servent de cette même grâce pour s'ancrer dans leur nature anoblie ; à chaque reprise de mort à eux-mêmes et à leurs lumières précédentes, ils déclinent le Tribunal, et Dieu, qui ne fait pas toujours les coups de force, qui ne les fait que rarement et même ne les fait guère qu'au commencement, laisse leur nature se gîter dans cette grâce. Ils veulent des nids et des tanières, et ils y restent. Ils croient avoir gagné beaucoup et ils ne voient pas ce qu'ils perdent. De là les imputations de ces gens-là contre la vraie route et contre les âmes plus fidèles qu'eux qui perdent toutes leurs lumières pour gagner Dieu même, qui ne se trouve que dans le néant et l'obscurité, et l'aveuglement de nous-mêmes. Dans chaque degré, dans chaque progrès en la vie spirituelle, il faut que Jean Baptiste, le van dans la main, éprouve et nettoie la lumière mélangée par la nature. Il n'est pas la lumière, mais par la pénitence qu'il inculque, il accuse les faux jours et rend témoignage du véritable. Et tous ces pieux et tous ces Docteurs ne veulent point de la pénitence de leurs esprits plus ou moins éclairés par la grâce, ni de la pénitence de leurs cœurs pleins encore de duplicité et de roideur, et qui toujours avec Dieu réservent quelque chose.

Jean-Philippe DUTOIT-MAMBRINI, *Anecdotes et réflexions sur la correspondance entre Madame Guyon et Fénelon*, 1767.

Au petit matin, il faisait fort beau, et nous quittâmes nos bonnes chaises de repos pour sortir et nous rendre sur le rivage tout proche. Kisjona, Philopold et les quatre Juifs venus de l'Inde étaient avec

nous. Quant à Marie, elle reposait encore dans la maison et ne vint nous rejoindre qu'après le lever du soleil, en compagnie de Joël.

En cette occasion, Je dis : « Puisque, dans cette vie terrestre, Je ne foulerai plus ce lieu corporellement comme Je le fais à présent, vous allez voir de vos yeux s'accomplir ce qui est écrit de Moi : "Et vous verrez les anges monter et descendre entre le ciel et la terre et Le servir !" »

Mes disciples avaient certes déjà vu cela plusieurs fois, mais cette fois, Je le faisais surtout pour les quatre Juifs d'Inde.

D'abord, J'appelai en esprit Michel, qui descendit du ciel visible sur la terre comme un éclair très lumineux, si bien qu'ils en furent tous grandement effrayés. Et Michel se tint devant Moi dans toute sa majesté, plus brillant que le soleil, et nul autre que Moi ne pouvait supporter son éclat.

Je lui dis : « Couvre-toi d'ombre, Jean, afin que Mes amis puissent te regarder, te reconnaître et te parler ! »

Alors, il se couvrit d'ombre, et, se tenant devant Moi, plein d'amour et de respect, dit : « Frères, Le voici, l'Agneau qui vous ôte les péchés du monde et vous montre le chemin de la vie éternelle ! Croyez en Lui et aimez-Le par-dessus tout, car Il est éternellement le commencement et la fin, l'alpha et l'oméga, le premier et le dernier ; il n'y a d'autre Dieu que Lui ! »

Quand l'ange eut prononcé ces paroles d'une voix tout aimable, il s'inclina profondément devant Moi et célébra Mon nom.

Alors, tous les autres se prosternèrent devant Moi à leur tour, Me louant et Me glorifiant à l'instar de l'ange.

Je les fis se relever tous et leur dis : « Demeurez dans votre simplicité naturelle, car Je suis à présent un homme comme vous, et, par votre foi en Moi et Votre amour, Je suis en vous comme vous êtes en Moi ! Aussi, demeurez dans votre simplicité ! »

Alors, ils se relevèrent tous, et Jean alla vers ses anciens disciples et s'entretint avec eux des choses qui arriveraient aux Juifs et aux hommes de cette terre à cause de leur incrédulité ; et il resta toute la journée parmi nous sous cette apparence humaine visible de Jean, que tous connaissaient bien.

Jacob LORBER, *Le Grand Évangile de Jean*, 1840-1894.

Que voulait dire le Seigneur sur Jean-Baptiste, quand il qualifia tous les fils nés de femme d'inférieurs à lui, tandis que le plus petit dans le Royaume des Cieux était plus grand que lui ?

Rien d'autre sinon que ceci : Parmi tous les hommes spirituels, aucun *en lui-même* n'est plus grand que Jean ; mais parmi ceux qui, selon la Doctrine du Seigneur, sont accueillis dans le nouveau Royaume des Cieux en tant que purs Enfants de Dieu, les plus petits seront plus grands que ne peut l'être de par lui-même le plus grand homme spécial.

Et pourquoi donc ? Parce qu'ils ne deviennent pas grands en eux-mêmes et par eux-mêmes, grâce à leur amour pour le Seigneur, mais bien plutôt parce que, du fait que leur amour pour le Seigneur embrasse l'infini, ils deviennent les chefs des communautés célestes, et que, au regard de Dieu, la sphère d'amour d'un tel esprit bienheureux s'étend en formant comme un second grand homme.

Cette sphère devient par elle-même une vraie communauté céleste, en laquelle sont accueillis tous ces bons esprits qui sont, dans l'amour pour le Seigneur, égaux à leur chef, et donc ainsi créateurs de la communauté elle-même.

Jacob LORBER, *Le Soleil spirituel*, 1842-1843.